Émaux et camées. Éd. ornée de cent dix aquarelles

Théophile Gautier

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

AFFINITÉS SECRETES

M.aDRIGAL PANTHEISTE

IJans le fronton d'un temple antique, Deux blocs de marbre ont, trois mille ans Sur le fond bleu du ciel attique, Juxtaposé leurs rêves blancs ;

Dans la même nacre figées, Larmes des flols pleuxaniJùinus, Deux perles au gouffre plongées Se soni dit des mots inconnus ;

Au frais Généralife ecloses, Sous le jet d'eau toujours en pleurs.

Du temps de Boabdil, deux roses Ensemble ont lait jaser leurs Heurs ;

Sur les coupoles de Venise

Deux ramiers blancs aux pieds rosés,

Au nid où l'amour s'éternise,

Un soir de mai se sont posés.

Marbre, perle, rose, colombe, Tout se dissout, tout se détruit; La perle fond, le marbre tombe, La fleur se fane et l'oiseau fuit.

En se quittant, chaque parcelle S'en va dans le creuset profond Grossir la pâte universelle Faite des formes que Dieu fond.

Par de lentes métamorphoses, Les marbres blancs en blanches cliaii Les fleurs roses en lèvres roses Se refont dans des corps

divers.

Les ramiers de nouveau roucoulent Au cœur de deux jeunes amants.

Et les perles en dents se moulent Pour l'écrin des rires charmants.

De là naissent ces syinpatliies Aux impérieuses douceurs.

Par qui les âmes averties Partout se reconnaissent sœurs.

Docile à l'appel d'un arôme.

D'un rayon ou d'une couleur, L'atome vole vers l'atome Gomme l'abeille vers la fleur.

L'on se souvient des rêveiùes Sur le fronton ou dans la mer.

Des conversations lli'uries Près de la fontaine au flot clair.

Des baisers et des frissons d'ailes Sur les dômes aux boules d'or.

Et les molécules fidèles Se cherchent et s'aiment encor.

L'amour oublié se réveille.

Le passé vaguement renaît, La fleur sur la bouche vermeille Se respire et se reconnaît.

Dans la nacre où le rire brille La perle revoit sa blancheur; Sur une peau de jeune fdle.

Le marbre ému sent sa fraîcheur.

Le ramier truuve une \o\s. douce, Écho de son géniissenient, Toute résistance s'éniousse, Et l'inconnu devient laniant.

Vous devant qui je brûle et tremble Quel Ilot, quel IVonton, quel rosier.

Quel dôme nous connut ensemble.

Perle ou marbre, fleur ou ramier f

LE POEME DE LA FEMIYIE

MARBHE L)E PAROS

Unjour, audoux rêveur qui l'aime, En train de montrer ses trésors.

Elle voulut lire un poème.

Le poème de son beau corps.

D'abord, superbe et triomphante Elle vint en grand apparai.

Traînant avec des airs d'infante Un flot de velours nacarat :

Telle qu'au rebord de sa loge Elle brille aux Italiens, Écoutant passer son éloge Dans les chants des musiciens

Ensuilo, en sa vorve dartiste.

Laissant tomber l'épais velours, Dans un nuage de ba,tiste Elle ébaucha ses fiers contours.

Glissant de l'épaule à la lianche, La chemise aux plis nonchalants, Gomme une tourterelle blanche Vint s'abattre sur ses pieds blancs.

Pour Apelle ou pour Cléoméne, Elle semblait, marbre de chair, En Vénus Anadyomène Poser nue au bord de la mer.

De grosses perles de Venise Roulaient au lieu de gouttes d'eau.

Grains laiteux qu'un rayon irise, Sur le frais satin de sa peau.

Oh ! quelles ravissantes choses Dans sa divine nudité, Avec les strophes de ses poses, Chantait cet hymne de beauté!

Comme les (lots baisant le sable Sous la lune aux tremblants raj-on."?.

Sa grâce était inlaiissablc En molles ondulations.

Mais bientôt, lasse d'art antique, De Phidias et de Vénus, Dans une autre staiicc plastique Elle groupe ses charmes nus.

Sur un tapis de Cachemire, C'est la sultane du sérail, Riant au miroir qui l'admire Avec un rire de corail ;

La Géorgienne indolente, Avec son souple narguilhé.

Etalant sa hanche opulente.

Un pied sous l'autre replié,

Et comme l'odalisque d'Ingres, De ses reins cambrantles rondeurs.

En dépit des vertus malingres.

En dépit des maigres pudeurs!

Paresseuse odalisque, arriére !

Voici le tableau dans son jour, Le diamant dans sa lumière ; Voici la beauté dans l'amour!

Sa tête penche et se renverse ; Haletante, dressant les seins.

Aux bras du rêve qui la berce, Elle tombe sur ses coussins.

Ses paupières ballenl des ailes Sur leurs globes d'argent bruni, Et l'on voit monter ses prunelles Dans la nacre de l'infini.

D'un linceul de point d'Angleterre Que l'on recouvre sa beauté :

L'extase l'a prise à la terre ; Elle est morte de volupté I

Que les violettes de Parme, Au lieu (les tristes fleurs des morts Où chaque perle est une liirme, Pleurent en bouquets sur son corps!

Et que mollement on la pose Sur son lit, tombeau blanc et doux, Où le poète, à la nuit close, Ira prier à deux genoux.

IMPERIA

Chez un sculpteur, moulée en plâtre, J'ai vu l'autre jour une main O'Aspasie ou de Gléopâtre, l'nr fragmeni d'un chef-d'œuvre humain

ts^ H.i.\

Sous le baiser neigeux saisie Gomme un lis par l'aube argenté..

Comme une blanche poésie S'épanouissait sa beauté,

Dans l'éclat de sa pâleur mate

Elle étalait sur le velours

Son éléiiance délicate

Et ses doigts fins aux anneaux lourds.

Une cambrure florentine.

Avec un bel air de fierté.

Faisait, en ligne serjientiua, Onduler son pouce écarté.

A-t-elle joué dans les boucles Des cheveux lustrés de don Juan, |ou sur son'caftai^ d'escarboucles Peigjoé la barbe du sultan.

Et tenu, courtisane ou reine, Entre ses doigts si bien sculptés, Le sceptre de la souvei'aine Ou le sceptre des voluptés?

I Elle a dû, nerveuse et mignonne, Souvent s'nppuyer sur le col

'Et sur la croupe de lionne De sa chiiiiiMe jirisn au viil.

Impériales fantaisies, Amour des somptuosités ; Voluptueuses frénésies, Rêves d'impossibilités,

Romans extravagants, poèmes De haschisch et de vin du Rhin, j Courses folles dans les bohèmes iSur le dos des coursiers sans l'n'in

On voit tout cela dans les lignes De cette paume, livre blanc Où Vénus a tracé des signes Que l'amour no lit qu'en trendilant.

UCENAIKE

contraste, la luain coupée Laceiiaire l'assassin, isdes baumes puissants trempée l'osait aupiès, sur un coussin.

Curiosité dépravée !

J'ai touché, malgré mes dégoûts.

Du supplice encore mal lavée.

Celte chair froide au duvet roux.

Momifiée et toute jaune Comme la main d'un pharaon.

Elle allonge ses doigt;; de faune Crispés par la tentation.

Un prurit d'or et de chair vive SemTle titiller de ses doigts L'immobilité. convulsive.

Et les tordre comme autrefois.

Tous les vices avec leurs griffes Ont, dans les plis de cette peau.

Tracé d'affreux hiéroglyphes, Lus couramment par le bourreau.

On y voit les oeuvres mauvaises Écrites en fauves sillons, Et les brûlures des fournaises Où bouillent les corrui)tions ;

Les débauches dans les Caprécs Des tripots et des lupanars.

De vin et de sang diaprées, Connue l'ennui des vieux Césars !

En même Lemps molle et féroce, Sa forme a pour l'observateur Je ne sais quelle grâce atroce, La grâce du gladiateur !

Criminelle aristocratie.

Par la varlope ou le marteau Sa pulpe n'est pas endurcie.

Car son outil fut un couteau.

Saints calus du travail honnête, On y cherche en vain votre sceau.

Vrai meurtrier et faux poète, Il fut le Manfred du ruisseau !

■IXmi,.-,,,,,!,,-,

DANS LA RUE

Il est un vieil air populaire l*ar tous les violons raclé.

Aux abois des chiens en colore l'ar tous les orgues nasillé.

Les tabatières à musique

L'ont sur leur répertoire inscrit ;

Pour les SP-rins il est classique,

Et ma grand'mére, enfant, l'apprit.

Sur cet air, pistons, clarinettes, I Dans les bals aux gaudreux berceaux, I Font sauter commis et grisettes, i Et de leurs nid« fuir les oiseaux.

La guinguette, sous sa tonnelle De hoiihl'^" et de chèvrefeuil. - Fête, en braillant la ritournelle, Le^ai dimanche et rai-genteuil.

L'aveugle au basson qui pleurniche L/écûJxlie en se trompant de doigts , La sébile aux dents, son caniche Près de lui le grogne à mPvoix.

Et les petites guitaristes.

Maigres sous leurs minces tartans, Le giajiiîisjaat de leurs voix tristes Aux tables des cafés chantants.

Paganini, le fantastique, Un soir, comme avec un crochet, A ramassé le thème antique Du bout de son divin archet,

Et, brodant la gazejanée Que l'oripeau rougit encor.

Fait sur la phrase dédaignée Courir ses arabesques d'or.

J iL

SUR LES LAGUNES

Tra la, Ira la, la, la, la laire 1 Qui ne connaît pas ce motif?

A nos mamans il a su plaii'e.

Tendre et gai, moqueur et plainti/

L'air du Carnaval de Venise, Sur les^ariaux jadis chanté Et qu'un soupir de folle brise Dans le ballet a transporté!

Il me semble, quand on le joue, Voir glisser dans son bleu sillon Une gondole avec sa prouf Faite en manche de violon.

Sur une garnme chromatique.

Le sein de perles ruisselant,

La Vénus de l'Adriatique

Sort de l'eau son corps rose et blanc.

Les dômes, sur l'azur des ondes Suivant la phrase au pur contour, S'enllent comme des gorges i-ondes Que soulève un soupir d'amour.

L'esquit aborrle et me dépose.

Jetant son amarre au pilier.

Devant une façade rose.

Sur le marbre d'un escalier.

Avec ses palais, ses gondoles.

Ses mascarades sur la mer.

Ses doux cliagrins, ses gaîtés folles.

Tout Venise vil dans cet, air.

Une frêle corde qui vibre Refait sur un pizzicato, Comme autrefois joyeuse et librt La ville de Canaletto !

ni

CARNAVAL

V'^enise pour le bal s'habiile.

De paillettes tout étoile, Scintille, fourmille et babille Le carnaval bariolé.

Arlequin, nèp;re par son masque.

Serpent par ses mille couleurs, Rosse d'une note fantasque Cassandrc son soulTiic-tlouleurs.

Battant de l'aile avec sa manche Gomme un pingouin sui' un écueil, Le blanc Pierrot, par une Ijlanchi', Passe la tête et climie l'œil.

Le Docteur l)olojiais rabâche Avec la basse aux sons traînés ; Polichinelle, qui se fâche, Se trouve une croche pour nez.

Heurtant Ti-ivelin qui se mouche Avec un trille extravagant, A Goiombine Scaramouche Rend son éventail ou son ganl.

Sur une cadence se glisse Un domino ne laissant voir Qu'un malin regard en coulisse Aux paupières de satin noir.

Ah ! iine barbe de dentelle, Que fait voler un souffle pur, Cet arpège m'a dit : C'est elle!

Malgré tes réseaux, j'en suis sûr.

Et j'ai reconnu, rosr et fraîche, Sous l'affreux profil do carton, Sa lèvre au fin duvet de pèche.

Et la mouche de son menton

CLAIR DE LUNE SENTIMENTAL

A travers la folle risée Que Saint-Marc renvoie au Lido, Une gamme monte çn fusée.

Comme au clair de lune un jet d'eau.

A l'air qui jase d'un ton bouffi' Et secoue au veut ses grelots, Un regret, ramiju- qu'on étouffe.

Par instant mêle ses sanglots.

Au loin, dans la brunie sonore.

Comme un rêve presque effacé.

J'ai revu, pâle et triste encore, Mon vieil amour de Tan passé.

Mon âme en pleurs s"est souvenue

De l'-avril, où, guettant au bois

l.a violette à sa venue,

Sous riierbe nous mêlions nos doigts.

Cette note de chanterelle, Vibrant comme l'harmonica, C'est la voix enfantine et grêle.

Flèche d'argent qui me piqua.

i.e son en est si faux, si tendre.

Si moqueur, si doux, si cruel, Si froid, si brûlant, qu'à l'entendre On ress£iLt un plaisir mortel,

Et (pie mon cœur, comme la voùle Dont l'eau pleure dans un bassin.

Laisse tomber goutte par goutte Ses larmes rouges d,ins mon sein.

Jovial et mélancolique, Ah! vieux thème du carnaval, Où le rire aux larmes réplique.

Que ton charme m'a fait de mail

! Ui ift «1 «>* i^

.1*. .4dU. ,j6f«,.l4hL.,Afaii£^«à ^isA^i

BLANC MAJEUR

De leur col blanc courbant les lignes On voit dans les contes du Nord, Sur le vieux Rhin, des femmes-cygnes Nager en chantant près du bord.

Ou, suspendant à quelque branche Le plumage qui les revêt, . ,•%, •'^/^ -,•?■ ■*•; Faiie luire leur peau plus blanche Que \\ neige de leur duvet.

De ces femmes il en est une.

Qui chez nous descend quelquefois.

Blanche comme le clair de lune Sur les glaciers dans les cieux froids

Conviant la vue enivrée

De sa boréale fraîcheur

A des régals, de chair nacrée,

A des débauches de blancheur

Son sein, neige moulée en glube, Contre les camélias blancs Et le blanc satin de sa robe Soutient des combats insolents.

Dans ces grandes batailles blanches, Satins et fleurs ont le dessous, Et, sans demander leurs revanches, Jaunissent comme des jaloux.

Sur les blanclieurs de son épaule, Paros au grain éblouissant.

Comme dans une nuit du pàk', Un ffivre invisilde descend.

De quel mica de neige vierge, De quelle moelle de roseau.

De quelle hostie et de quel cierge A-t-(iii luil \r Manc de sa peau '.'

4-t-nn prisla goutte lactée Tachant l'azur du ciel d'hivei-, Le lis à la_£iilpe argentée, La ijlaiiclic écume de la mer;

Le marbre blanc, chair froide et pair Où vivent les divinités ; L'argent ijaat, la laiteuse opale Qu'irisent de vagues clartés ;

-, L'ivoire, où ses mains ont des ailes,

Et, comme des papillons blancs, [Sur la pointe des notes frêles ji Suspendent leurs baisers tremblants ;

L'hermipf^ vierge de souillili'e.

Qui, pour ^briter leurs frissons.

Ouate de sa blanche fourrure Les épaules et les blasons ;

Le \if-ai'gent aux Heurs fantasques Dont les vitraux sont ramages ; Les blanches dentelles des vasques.

Pleurs de l'ondlge en l'air figés ;

L'aubépine de mai qui plie

Sous les blancs fùiuas. de ses Heurs ;

L'âlMll'e où la mélancolie

Aime à retrouver ses pâleurs ;

Le duvet blanc de la colombe, Neigoant sur les toits du manoir, Et la stalactite qui tombe, Larme blanche de l'ajitre noir?

Des Groenlands et des Norvèges

Vient-elle avec Séraphita?

Est-ce la Madone des neiges,

Un sphinx blanc que l'hiver sculpta.

Sphinx enterré par l'avalanche, Gardien des glaciers étoiles, Et qui, sous sa poitrine blanche, Cache de blancs secrets gelés ?

Sous la glace où calme il repose, Oh! qui pourra fondre ce cœurl Oh I qui pourra mettre un ton rose ^^^ Dans cette implacabli' blancheur I

COQUETTERIE POSTHUME

Quand je mourrai, que l'on me mette, Avant de clouer mon cercueil, Un peu de rouge à la pommette, Un peu de noir au bord de l'œil.

Car je veux, dans ma bière close,

— r— i Comme le soir de son aveu,

^v"""">j Rester éternellement rose

-„ -^i Avec du kh'ol sous mon œil bleu.

Pas de suaire en toile fine.

Mais drapez-moi dans les plis blancs

De ma robe de mousseline.

De ma robe à treize A-olants.

C'est nia parure préférée ; Je la portais quand je lui plus.

Son premier regard l'a sacrée, Et depuis je ne la mis plus.

Posez-moi, sans jaune immortelle, Sans coussin de larmes brodé, Sur mon oreiller de dentelle De ma clievelure inondé.

Cet oreiller, ilans les nuits folles, A vu dormir nos fronts unis, Et sous le drap noir des gondoles Compté nos baisers infmis.

Entre mes mains de cire pâle.

Que la prière réunit, Tournez ce chapelet d'opale.

Parle pape à Rome bénit :

Je l'égrénerai dans la coucho D'où nul encor ne s'est levé ; Sa bouche en a dit sur ma bouche Chaque Pater et chaque Ave.

DIAMANT DU CŒUR

«^,v, yout amoureux, de sa maîtresse, ** Sur son cœur ou dans son tiroir, Possède un gage qu'il caresse Aux jours de regret ou d'espoir.

L'un d'une clievelure noire, l'ar un sourire encouragé.

A pris une boucle que moire Un reflet blojj_djii]e_de_geai.

L'autre a, sm- un cou blnuc qui ploie, Coupé par derrière un flocon Retors et fin comme la soie Que l'un dévjde du cocon.

Un troisième, au fond d'une boite, Reliquaire du souvenir, Cache un gant blanc, de forme étroite, Où nulle main ne peut tenir.

Cet autre, pour s'en faire un charme, Dans un sachet, d'un chiffre orné.

Coud des violettes de Parme, Frais cadeau qu'on reprend fané.

Celui-ci baise la pantoufle Que Cendrillon perdit un soir; Et celui-ci conserve un souffle Dans la barbe d'un masque noir.

Moi, je n'ai ni boucle lustrée, Ni gant, ni bouquet, ni soulier.

Mais je garde, empreinte adorée, .

Une larniesurun papier :

Pure rosée, unique gou.t te.

D'un ciel d'azur tombée un jour, iojjau sans prix, perle dissoute ' Dans la- coupe do mon a mou ri

Et, pour moi, cette obscure tnclie Reluit comme un écrin d'Oiiliyr, Et du vélin bleu se détache.

Diamant àclos d'un saphir.

Cette larme, qui lait ma joie, Roula, trésor inespéré.

Sur un de mes vers qu'elle noie.

D'un œil qui n'a jamais pleuré!

PRINTEMPS

Tandis qu'à leurs œuvres perverses Les hommes courent haletants, Mars qui rit, malgré les averses.

Prépare en secret le printemps

Pour les petites ijùçiueretles, Sournoisement lorsque tout doil.

Iljlgpasse des collerettes Et cisèle des boutons d'or.

Dans le verger et dans la vif Il s'en va, furtif perru(iaier.

Avec une houDPq de cygne.

Poudrer à frimas l'amandier.

La nature au lit se repose ; Lui, descend au jardin désert Et lace les boutons de rose Dans leur corset de veToiirs vert.

Tout en composant des soll'èges.

Qu'aux merles il siffle à mi-voix.

Il sème aux prés les p.ÊL*?ê;W-Jip^'^ Et les violettes aux bois.

Sur le cressoiL de In fontaine Où le cerf hdil. fun'ille nu guet.

De sa main caclM'c il ■ ' ■ j';rén'^ Les ijrrelots d'arui'iit ilii iiiiivin't.

Sous riierbe, puni' ipic In la ciu'dle Il met la fraise au teint vermeil, Et te tresse un cliapeau de feuilles Pour te yaranlir du suleil.

l'uis, lorsque sa besogne est faite,

Et que son règne va finir.

Au seuil d'avril tournant la tête,

Il dit : « Printemps, tu peux venir! «

CONTRALTO

On voit dans le musée antique.

Sur un lit de marbre sculpté, Une statue énigmatique D'une inquiétante beauté.

^-^ i Kst-ce un jeune homme ? esl-ce une femme,

'"5 [Jne déesse, ou bien un dieu?

'-:< \ L'amour, ayant peur d'être iniâme.

Hésite et suspend son aveu.

Dans sa pose malicieuse, Elle s'étend, le dos tourné Devant la foule curieuse, >iir son coussio copiionné.

Pour faire sa beauté maudite, Chaque sexe apporta son don.

Tout homme dit : C'est Aphrodite?

Toute femme : C'est Cupidon I

■ Sexe douteux, grâce certaine, On dirait ce corps indécis Fondu, dans Teau de la fontaine.

Sous les baisers do Salmacis.

Chimère ardente, effort suprême De l'art et de la volupté, Monstre charmant, comme je t'aime Avec ta multiple beauté !

Bien qu'on défende ton approche, Sous la draperie aux plis droits Dont le bout à ton pied s'agcxoche.

Mes yeux ont plongé bien des fois.

Rêve de poète et d'artiste.

Tu m'as bien des nuits occupé,

Et mon caprice qui persiste

Ne convient pas qu'il s'est trompé.

Mais seulement il se transpose, Et, passant de la forme au son, Touve dans sa métamorphose La jeune fille et le garçon.

Que tu me plais, ô timbre étrange!

Son double, homme et femme à la fois, Contralto, bizarre mélange. Hermaphrodite de la voix!

C'est Ronièo. c'est Juliette, Chantant avec un seul gosier; Le pigeon rauque et la lauxelte Perchés sur le même rosier;

C'est la châtelaine qui raille Son beau page parlant d'amour, L'amant au pied de la muraille, La dame au balcon de sa tour.

Le papillon, blanche étincelle, Qu'en ses détours et ses ébats Poursuit un papillon fidèle.

L'un volant haut et l'autre bas ,

L'ange qui descend et qui monte Sur l'escalier d'or voltigeant La cloche mêlant dans sa fonte La voix d'airain, la voix d'argent,

La mélodie et l'harmonie.

Le chant et l'accompagnement,

A la grâce la force unie,

La maîtresse embrassant l'amant!

Sur le pli de sa jupe assise.

Ce soir, ce sera Gcndrillon Causant près du feu qu'elle attise_ Avec son ami le grillon ;

Demain le valeureux Arsace A son courroux donnant l'essor, Ou Tancrède avec sa cuirasse, Son épée et son casque d'or ;

Desdemona chantanl le Saule, Zerline bernant Mazetto, Ou Malcolra le plaid sur l'épaule; C'est toi que j'aime, ô contralto!

Nature clinnuanlo et bizarre Que Dieu d'un double attrait para, Toi qui pourrais, comme Gulnare, Être le Knled d'un Lara,

El dont la voix, dans sa caresso.

Réveillant le cœur endormi, Mêle aux soupirs de la maîtresse L'accenl plus mâle de l'ami I

C/ERULEI OCULl

Une femme mystérieuse.

Dont la beauté trouble mes sons Se tient debout, silencieuse.

Au bord des flots retentissants.

Ses yeux, où le ciel se reflète, Mêlent à leur azur amer.

Qu'étoile une humide paillette, Les teintes glauques de la mer

Dans les langueurs de leurs prunelles, Une grâce triste sourit ; Les pleurs mouillent les étincelles EL la lumière s'attendrit;

Et leurs çUs comme des mouettes Qui rasent le flot aplani.

Palpitent, ailes inquiètes, Sur leur azur indéfini.

Comme dans l'eau bleue et profonde.

Où dort pluv. d'un trésor,coulé.

On y découvre à travers l'onde La coupe du roi de Thulé.

Sous leur transparence verdâtre.

Brille, parmi le goémon, L'autre perle de Gléopâtrt, Près de l'anneau de Salomon.

La couronne au gouffre lancée Dans la ballade de Scbiller, Sans qu'un plongeur l'ait ramassée, Y jette encor son reflet clair.

Un pouvoir magique m'entraîne Vers l'abîme de ce regard.

Comme au sein des eaux lu sirène Attirail Harald Harfagar.

Mon âme, avec la violence D'un irrésistible désir, Au milieu du gouffre s'élance Vers l'ombre impossible à saisir.

Montrant son sein, cachant sa queue, La sirène amoureusement Fait ondoyer sa blancbour bleue Sou6 l'émail vert du Ilot dormant.

L'eau s'enlle comme une poitrine Aux soupirs de la passion ; Le vent, dans sa contiue marine, Murmure una incantation.

« Obi viens dans ma couclio de nacre.

Mes bras d'onde t'enlaceront; Les flots, perdant leur saveur acre.

Sur ta bouche, en miel couleront.

« Laissant bjaiire sur nos têtes, La mer qui ne peut s'apaiser, Nous boirons l'oubli des tempêtes []ans la coupe de mon baiser. »

Ainsi parle la voix humide

De ce regard céruléen.

Et mon cœur, sous l'onde perfide,

Se noie et consomme l'hymen.

RONDALLA

Enfant aux airs d'impératrice, f Colombe aux regards de faucon.

Tu me hais, mais c'est mon caprice, De mo planter sous ton balcon.

Là, je veux, le pied sur la borne. Pinçant les nerfs, tapant le bois.

Faire luire à ton carreau morne Ta lampe et ton front à la fois.

GO

Je défends à toute guitare De bourdonner aux alentours.

Ta rue est à moi : — je la bavre Pour V chanter seul mes amours.

EL je coupe les deux oreilles Au premier racleur de jambon Qui devant la chambre où tu veilles Braille un couplet mauvais ou bon.

Dans sa gaîne mon couteau bouge; Allons, qui veut de l'incarnat?

A son jabot qui veut du rouge Pour faire un bouton de grenat?

Le sang dans les A'eines s'ennuie, Car il est fait pour se montrer; Le temps est noir, gare la pluie !

Poltrons, hâtez-vous de rentrer.

Sortez, vaillants! sortez, bj'a vaches ! L'avant-bras couvert du manteau, Que sur vos faces de gavaches J'écrive des croix au couteau!

Qu'ils s'avancent! seuls ou])ar bande, De pied ferme je les attends.

A ta gloire il faut que je fendu Les naseaux de ces capitans.

Au ruisseau qui gène ta marche Et pourrait salir les pieds blancs.

Corps du Christ! je veux faire une arche Avec les côtes des galants.

Pour te prouver combien je t'aime.

Dis, je tuerai qui tu voudras :

J'attaquerai Satan lui-même.

Si pour linceul j'ai tes deux draps.

Porte sourde I — Fenêtre aveugle !

Tu dois pourtant ouïr ma voix; Gomme un taureau blessé je heugle.

Des chiens excitant les abois!

Au moins plante un clou dans ta porte Un clou pour accrocher mon cœur.

A quoi sert que je le remporte Fou de rage, mort de langueur?

r cette place je m'ennuie, Obélisque dépareillé;

ige, givre, bruine et pluie acent mon flanc déjà rouillé;

El ma vieille aiguille, rougie 4.JX fournaises d'un ciel de l'eu IVt nd des pâleurs de nostalgie Dans cel air qui n'est jamais bleu

l^-MlYVVVT^^'^"^

Devant les colosses moroses

Et les pylônes de Luxor,

Près de mon frère aux teintes roses

Que ûfî suis-je debout eneor.

Plongeant dans Tazur immuable Mon pyramydion vermeil.

Et de mon ombre, sur le sable, Écrivant les pas du soleil!

Rhamsès, un jour mon bloc superbe.

Où l'éternité s'ébréchait, Roula fauché comme un brin d'herbe, E(Paris s'en fit un hochet.

La sentinelle granitique.

Gardienne des énormités.

Se dresse entre un faux temple antique

Et la chambre des députés

Sur l'échafaud de Louis Seize, Monolithe au sens aboli.

On a mis mon secret, qui pèse Le poids de cinq mille ans d'oubli.

Les moineaux francs souillent ma tète.

■ \X^=Ji^ i^ ■ Û ^'^ s'abattaient dans leur essor / v"^'^L,'ibis rose et le gypaète

Au blanc plumage, aux serres d'or.

La Seine, noir egoul des rues, Fleuve immonde fait de ruisseaux.

Salit mon pied, que dans ses crues Baisait le Nil, père des eaux,

jLe Nil, géant à barbe blanche ICoiffé de lotus et de joncs, iVersant de son urne qui penche pes crocodiles pour goujons!

A,^*-iK.

Les chars d'or étoiles de nacre

Des grands pharaons d'autrefois

Rasaient mon bloc heurté du fiacre W^^i^

Emportant le dernier des rois. ^^^ -^oJx^ 4^,.,.^^

Jadis, devant ma pierre antique.

Le pschentau front, les prêtres saints M<fy^<B)^ ;Sj-c<.<?C-, Promenaient la bari mystique i6-ua_<«^a^- j Q j ~

Aux emblèmes dorés et peints; f^ <?<--'-<.

Mais aujourd'hui, pilier profane Entre deux fontaines campé, Je vois passer la courtisane Se renversant dans son coupé.

Je vois, de janvier à décembre, La procession des bourgeois.

Les Solons qui vont à la chambre, Et les Arthurs qui vont au bois.

-tU/^uooUuu ^'-^>-^^^^--cx>^^

Oh! dans cent ans quels laids squelettes Fera ce peuple impie et fou, ^»«-c-c7-n'^>' Qui se couche sans bandelettes Dans des cercueils que ferme un clou.

Et n'a pas même d'hypogées 'A l'abri des corruptions, Dortoirs où, par siècles rangées.

Plongent les générations !

Sol sacré des hiéroglyphes

Et des secrets sacerdotaux.

Où les sphynx s'aiguisent les griffes

Sur les angles des piédestaux,

Où sous le pied sonne la crypte, Où l'épervier couve son nid, Je te pleure, ô ma vieille Egypte, Avec des larmes de granit!

^^^-efo'-v— t>l/b

L'OIiÉLISQUE DE LUXOR

Je veille, unique sentinelle De ce grand palais dévasté, Dans la solitude éternelle, F>n face de l'inimensité.

A l'horizon que lien ne borne, Stérile, muet, infini.

Le désert sous le soleil morne.

Déroule son linceul jauni.

\u-dessus de la terre nue.

Le ciel, autre déscj't d'azur, Où jamais ne flotte une nue, S^ale implac-aljlenient pur.

ÎLe Nil, dont l'eau morte s'étame

;D'une pellicule de plomb, Luit, ridé par l'hippopotame, Sous un jour mat tombant d'aplomb;

Et les crocodiles rapaces, Sur le sable en feu des îlots, Demi-cuits dans leurs caparaces, Se pâment avec des sanglots.

Immobile sur son pied §rêle.

L'ibis, le bec dans son jabot, DéchitTre au bout de quelque stèle Le cartouche sacré de Thot.

L'hjène rit, le cjiacal miaule.

Et, traçant des cercles dans l'air, L'épervier afTamé piaule.

Noire virgule du ciel clair.

Mais ces bruits de la solitude Sont couverts par le bàijlemenl Des sphinx, lassés de l'attitude Qu'ils i^ardeiit inuiuiablenienL

Produit des blancs reflets du sable Et du soleil toujours brillant, Nul ennui ne t'est comparable, Spleen lumineux de l'Orient'

ijC'est toi qui faisais crier : Grâce ! 'f,A la satiété des rois i^Tombant vaincus sur leur terrasse, Et tu m'écrases de ton poids.

Ici jamais le vent n'essuie Une larme à l'œil sec des cieux, Et le temps fatigué s'appuie Sur les palais silencieux.

Pas un accident ne dérange

La face de l'éternité ;

L'Egypte, en ce monde où tout change,

Trône sur l'immobilité.

Pour compagnons et pour amies.

Quand l'ennui me prend par_acçès.

J'ai les fellahs et les momies Contemporaines de Rliamsès ;

Je regarde un pilier qui penche.

Un vieux colosse sans profU Et les canges à voile blanche Montant ou descendant le Nil.

Que je voudrais comme mon frère, Dans ce grand Paris transporté, Auprès de lui, pour me distraire.

Sur une place être pin nié!

Là-bas, il voit à ses sculptures S'arrêter un peuple vivant, Hiératiques écritures, Que ridée épelle eu rêvant.

Les fontaines juxtaposées Sur la poudre de son granit Jettent leurs brumes irisées.

Il est vermeil, il rajeunit !

Des veines roses de Syéne Gomme moi cependant il sort.

Mais je reste à ma place ancienne; il est vivant et je suis morti

tell

VIEUX DE LA VIEILLE

15 UÉl-EMmiE

Par l'ennui chassé de ma chniuhre, J'errais le long du boulevard :

11 faisait un temps de décembre, Venl froid, fine pluie et brouillard;

El là je vis, spectacle étrange, Échappés du sombre séjour, Sous la bruine et dans la fange, Passer des spectres en plein jour

Pourtaut c'est, la nuit que les ombres, Par un clair de lune allemand.

Dans les vieilles tours en décombres.

Reviennent ordinairement ;

C'est la nuit que les Elfes sortent Avec leur robe humide au bord, Et sous les nénuphjirs emportent Leur valseur de fatigue mort ;

C'est la nuit qu'a lieu la revue Dans la ballade de Zedlitz, Où l'Empereur, ombre entrevue, Compte les ombres d'Austerlitz.

Mais des spectres près du Gymnase, A deux pas des Variétés, Sans brume oh linceul qui les gaze, Des spectres mouillés et crottés !

Avec ses dents jaunes de tartre.

Son crâne de mousse verdi, A Paris, boulevard Montmartre, Mob se montrant en plein midi !

Ln flinsp vniil (|irim-la rOLiiirxJe :

Trois raniniiii's di' vieux gro^iinrds!

En unil'ornics <lt' rrx-giii'de, Avec deux umbres de hussards!

IOn eût dit In lithographie Où, dessinés par un rayon, Les morts, que Ratï'et déifie, Passent, criant : Napoléon!

Ce n'était pas les morts qu'éveille Le son du noclurne tambour, Mais bien quelques vieux de la rieiUe Qui célébraient le grand retour.

Depuis la suprême bataille.

L'un a maigri, l'autre a grossi ; L'baltit jadis l'ait à leur taille Est trop grand ou trop rétréci.

Nol)les lambeaux, diifxûqjie épique, i>ici X6'Tdvc<i

Saints liaillons, (pi'étoile une croix.

Dans leur ridicule héroïipie

Plus beaux que des manleaux de rois;

Cil plumet énervé palpite Sur leur kolbach fauve et psiiî Près des trous de balle, la miie A ronsé leur dolman criblé;

Leur culotte de peau trop large Tait mille plis sur leur féniur ; Leur sabre rouillé, lourde charge.

Creuse le sûlet bat le mur;

Ou bien un embonpoint grotesque.

Avec grand'poine boutonné.

Fait un poussab, dont on rit presque.

Du vieux héros tout chevronné.

Ne les raillez pas, camarade ; Saluez plutôt chapeau bas Ces Achilles d'une Iliade Qu'Homère n'inventerait pas.

Respectez leur tête chenue !

Sur leur front par vingt cieux bronzé.

La cicatiii-e continue

Le sillon que l'âge a creusé.

Leur peau, bizarroiiiont noircio, Dit l'Egypte aux soleils brillants ; Et les neiges de la Russie Poudrent encor leurs cheveux blancs.

Si leurs mains tremblent, c'est sans doute

Du froid de la Bérésina ;

Et s'ils boitent, c'est que la route

Est longue du Caire à Wilna ;

S'ils sont gerçlus, c'est qu'à la guerre Les drapeaux étaient leurs seuls draps; Et si leur manche ne va guère.

C'est qu'un boulet a pris leur bras.

Ne nous moquons pas de ces hommes Qu'en riant le gnmin poursuit; Ils furent le jour dont nous sommes Le soir et peut-être la nuit.

Quand on oublie, ils se souviennent I Lancier rouge et grenadier bleu. Au pied de la colonne, ils viennent Connue à l'-'utel de leur seul dieu.

Là, fiers de leur longue souffrance.

Reconnaissants des maux subis.

Ils sentent le cœur de la France Batti'e sous leurs pauvres habits.

Aussi les pleurs trempent le rire En voyant ce saint carnaval.

Cette mascarade d'empire.

Passer comme un matin de bal ;

jEt l'aigle de la grande armée IDans le ciel qu'emplit son essor, fou fond d'une gloire enflammée, fÉteud sur eux ses ailes d'ori

ti ù ù

TRISTESSE EN IVIER

Les moiieltes volent et jouent; r.i les blancs coursiers de la mer, Q&i^^ sur les yagupa. secouent Leurs crins échevelés clans l'air.

Le joui' lombe ; une liiie pluie Éteint les fournaises du soir, Et le sleam-boat crachant la suie Rabat son long panache noir.

Plus pfili' que le ciel livide Je vais au pays du charbon.

Du brouillard et du suicide; — Pour se tuer le teuips est bon.

Mon désir avide se noie Dans le gouil're amer qui blanchit; Le vaisseau danse, l'eau toui'uoie.

Le vent de plus en plus Iraichil.

Oli ! je me sens lame navrée; L'Océan gonlle, en soupirant.

Sa poitrine désespérée, Conunc un ami qui me conqucnd.

Allons, peines d'amour perdues, Espoirs lassés, illusions Du socle idéal descendues, Un saut dans les moites sillons '.

A la mer, souffrances passées, Qui revenez toujours, pressant Vos blessures cicatrisées Pour leur faire pleurer du sanf

A la mer, spectre de mes l'êves.

Regrets aux mortelles pâleurs Dans un cœur rouge .ayant^e|j^t glaives. Gomme la Mère des douleurs.

Chaque fantôme plonge et lutte Quelques instants avec le llut Qui sur lui ferme sa volu_te Et l'engloutit dans un sanglot.

Lest de l'àme, pesant bagage, Trésors misérables et chei'S, Sombrez, et dans votre naufrage Je vais vous suivre au fond des mers !

Bleuâtre, enflé, méconnaissable, Bercé par le llut qui bruit, Siu' l'humide oreiller du sable Je dormirai bien cette nuiti

... Mais une femme dans sa mante Sur le pont assise à l'écart. <x«^U^ Une femme jeune et charmante Lève vers moi son long regard.

— so —

Dans ce rp^firr'. ^ "i^^ détresse La Sympathie aux bras ouverts Parle et sourit, srpur ou maîtresse.

Salut, veux bleus! bonsoir, flots verts!

Les mouettes volent et jouent; Et les blancs coursiers de la mer, Cabrés sur les vagues, secouent Leurs crins échevelés dans l'air.

UNE ROBE ROSE

One lu me plais dans cette robe Oui te il(_^slijMïîe^^%i:cn, FaisantlTulïïï ta irorge en globe, Moutrant tout nu ton bras païen!

Fi'èle comme une aile d'abeille, Fiaiscommeuncœur de rosetbé.

Son tissu, caresse vermeille.

Voltige autour de ta beauté.

.)idei-uie sur la i oie Glissent des frissons argentés.

Et l'étoile à la chair renvoie Ses éclairs roses reflétés.

D'où te vient cette robe éliniige Qui semble faite de la chair, Trame vivante qui mélange Avec ta peau son rose clair ?

Esl-ce à la rougeur de l'aurore, A la coquille de Vénus, Au bouton de sero près d'éclore, Que sont pris ces tons inconnus?

Ou bien l'étoffe est-elle teinte Dans les roses de ta pudeur?

Non ; vingt fois modelée et peinte, Tî) forme connaît sa splendeur.

Jetant le voile qui le pèse, Réalité que l'art rêva, Gomme la princesse Borghése Tu poserais pour Ganova.

i-]l ces plis roses sont les lèvres De mes désirs inapaisés, Mettant au corps dont lu les sèvres.

Une tunique de baieers.

, ,:f.A»v***rf"

LE MONDE EST MÉCHANT

Le 111011(1(3 est méeliaiit, m? petile Avec son sourire nioquour Il dit quà ton côté palpite Une montre en place du cœur.

— Pourtant ton sein ému s'élève F,t s'abaisse conmie la mer, Aux bouillonnements de la sève.

Circulant sous ta jeune chair.

Liî monde est méchant, ma petit(^ 11 dit que tes yeiix vifs sont moili- RI se meuvent dans leur orbite A temps (i'gaux et par ressort?

— Pouilunt une lunue i ri sue Tremble à les cils, mouvanl rideau, Comme une perle de msée Qui n'est pas prise au ^erre (Trnu.

Le monde est méelianf, ma pelito :

Il dit que tu n'as pas d'espril.

Et que les vers qu'on le récile Sont pour toi conuiie du sanscrit.

— ■ Pourlaut, sur ta bouche vermeille.

Fleur s'ou\'rant et se refermant, Le rire, intelligente abeille, '-

I Se pose à chaque trait charmant.

C'est (pic tu m'aimes, ma petite.

Et que tu hais tous ces gens-là.

Quitte-moi; — comme ils diront vite :

Quel cœur et quel esprit elle a!

LAS SIERRAS

Nodier raconte qu'en Espagne Trois officiers cheiTliant un soir^ Une venia "'ans la campagne, v^ Ne trouvèrent qu'un vieux manoir;

Un vrai cliâteau d'Anne RaddifTe, Aux plafonds que le temps ploya.

Aux vitraux rayés par la griffe Des chauves-souris de Goya,

Aux vastes salles délabrées.

Aux couloirs livrant leur secret, Architectures effondrées Où Eii'anèse se perdrait. Y '

Pendant le souper, que regarde Une collection d'aïeux Dans leurs cadres montant la garde, Un cri répond aux chants joyeux ;

D'un long corridor en décondjres.

Par la lune bizarrement Entrecoupé de clairs et d'ombres, Débtisque un fantôme charmant ;

Peigne an chignon, basquine aux hanches, Une femme accourt en dansant, Dans les bandes noires et blanches Apparaissant, disparaissant.

Avec une volupté morte, Cambrant les reins, pencbanllc cou.

Elle s'arrête sur la porte, Siaisirt' et belle à rendre fou.

Sa robo, passée et fripée Au froid humide des tombeaux, Fait luire, d'un ra^n frappée, Quelques paillons sur ses lambeaux ;

U'un pétale découronnée A chaque soubresaut nerveux, Sa rose, jaunie et fanée, _^laffiiiuille dans ses noirs cheveux.

Une cicatrice, pareille

A celle d'un coup de poignard.

Forme une couture vermeille

Sur sa gorge d'un ton blafard ; ^o-Ct

Et ses mains pâles et fluettes, Au nez des soupeurs pleins d'effroi Entrc-choquent les castagnettes, Gomme des dents claquant de froid.

Elle danse, morne bacclianic, La cachwcha sur un vieil air, D'une grâce si iiLÙVQ.çi3iite, Qu'on la suivrait même en enfer.

Ses Qils palpitent sur ses joues Gomme des ailes d'oiseau noir, Et sa bouche nrguép a des moues A mettre un saint au désespoir.

Quaml de sa jupe qui tournoie Elle soulève le volant, Sa jambe, sous le bas de soie.

Prend des lueurs de marbre blanc

Elle se penebe jusqu'à terre, Et sa main, d'un geste coquet, Comme on fait des fleurs d'un parterre Groupe les désirs en bouquet.

Est-ce un fantôme? est-ce une femme?

Un rêve, une réalité.

Qui scintille comme une flamme Dans un tourbillon de beauté?

Cette apparition fantasque.

C'est l'Espagne du temps passé.

Aux frissons du tambour de basque S'élançant de son lit glacé.

Et, brusquement ressuscitéc Dans un suprême boléro, Mnntrant mmi- >a iu|ie argriiti^-e La dicisa pii.-c au taureau.

La cicatrice qu'elle porte, C'est le coup de grâce donné A la génération morte, Par cbaque siècle nouveau-né.

J'ai vu ce fantôme au Gymnase, Où Paris entier l'admira, Lorsque dans son linceul de gaze Parut la Petra Gamara,

Impassible et passionnée, Fermant ses yeux morts de langueur^ Et comme Inès l'assassinée Dansant, un poignard dans le cœuri

ODELETTE ANACRÉONTIQUE

Pour que jo t'aime, ô mon poète, "Ne fais pas fuir par trop d'ardeur Mon amour, colombe inquiète, Au ciel rose de la pudeur.

L'oiseau qui marche dans l'allée S'effraye et part au moindre bruit; Ma passion est chose ailée Et s'envole quand on la suit.

Muet comme l'Hermès de marbre, Sous la chariuUle pose-toi ; Tu verras bientôt de son arbre L'oiseau descendre sans effroi

Tes tempes sentiront prés d'elles.

Avec des souffles de l'ralcheur.

Une palpitation d'ailes Dans un tourbillon de blancheur.

Et la colombe ajipjci-voisée Sur ton épaule s'abattra, E('ion bec à pointe rosée De ton baiser s'enivrera.

FUIVIEE

Li'i-bas, sous les arbres s'abrite Une chaumière au dos bossu ; Lc_tûit penche, le mur s'effril<^, Le seuil de la porte est moussu.

La fenêtre, un volet la bouche.

Mais du taudis, comme au temps l'roid La tiède haleine d'une bouche, La respiration se voit.

Lin lire-bouchon de fumée, Tournant son mince filet bleu.

De l'âme en ce bouge enfermée l'orte des nouvelles à Dieu.

J'aime ton nom d'ApolIonie, Iv'ho grec du sacré \nllon.

Qui, dans sa robuste harmonie. Te baptise sœur d'Apollon.

Sur la lyre au plectre d'ivoire.

Ce nom splendide et souvei'ain, Roau oninme l'amour et la gloire i*rend des résonnances d'airain

— 9fi —

Classique, il fait plonyer les Elfes Au fond de leur lac allemand, Et seule la Pythie à Delphes Pourrait le porter dignement,

Quand relevant sa robe antique Elle s'assoit au trépied d'or.

Et dans sa pose fatidique Attend le dieu qui tarde encur.

17] il

Un aveugle au coin d'une home, Ila^ai'tl comme au jour un hihoii Sur son (Inseolef, tl"""i fi"" niorm', 'ITilunnc cil se trompant de trou,

\]t joue un nnrien vnndeviUe Oii'il fanrise iniperlurl)alilenient ; Son cliien le conduit par la ville, SiH'cIre diurne à Toeil donnant.

Les jours snr lui passent sans luire; Sombre, il entend le monde obscur Et la vie invisible bruire Gomme un torrent derrière un mur

Die I sait «luelles cliiujères noires Hantent cet opaque cerveau t El quels illisibles grimoires L'idée écrit en ce caveau!

Ainsi dans les puits de Venise, Un prisonnier à demi fou.

Pendant sa nuit qui s'éternise, Grave des mots avec un clou.

Mais peut-être aux heures funèbres, Quand la mort souffle le flambeau, L'àme habituée aux ténèbres Y verra clair dans le tom-

beau !

^ki. \.:^:'k-

J*" ^^Mil ^

LIED

Au mnis (ravril. la terre est rose Gomme la jeunesse el l'amour; Pucelle encore, à peine elle ose Payer le Prinlomps de retour.

Au mois dejum, déjà plus pâle l",t le cœur de désir troublé, Avec l'Été tout brun de haie VAif se cache dans le blé.

An mois d'août, bacchante enivrée, Elle olfre à l'Automne son sein.

Et, roulant sur la peau tigrée, Fait jaillir le sang du raisin.

En décembre, petite vieille, Par les frimas poudrée à blanc, Dans ses rêves elle réreillc L'Hiver auprès d'elle ron liant.

^'im^

FANTAISIES D'HIVER

Le nez roiigu, la face blême.

Sur un pii[)itre <le glaçons.

L'hiver exécute son thème Dans le quatuor des saisons.

11 chante d une \oix peu siire Des airs vieillots et chevrotants; Son pied glacé bat la mesure Et la seniellu en même temps;

Et comme llauulel, dont la perruque Perdait sajarine en tremblant, Il l'ait envoler de sa nuque La neige qui la poudre à blanc.

IIJ

Dans lo Jjassin (]o> 'l'iiilcries, Le cygne i'i' I pi-is en nageant, Et les arbi'c>, (■(imiiik.' anx féeries, Sont en filigrane d'ni'ijenl.

t Les vases ont des fleurs de giv/i , ' Sous la djjxmiJJe aiix blancs r^seauv

Et sur la neige on voit se suivre

Les pas étoiles des oiseaux.

Au piédest; x'i, conrt-vélue, Vénus coudovait Phocion, L'HiAcr a posé poar statue La J'rileusc de (^oiijfu.

Les femmes passent sous les arbres En martre, hermine et menu-vair, Et les déesses, frileux marbres.

Ont pris aussi l'Iiabit dMiivur

La Vénus Anailyoïuciiiî Est en pelisse à capuchon.

Flore, que la brise uialmène, Plonge ses mains dans son ninnchon.

Et pour la saison, les bergères De Coyscvox et de Coustou, Trouvant leurs écharpes légères, Ont des boas autour du cou

Sur la mode parisienne

Le Nord pose ses manteaux lourds.

Connue sur une Athénienne

Un Scythe étendrait sa peau d'ours.

Partout se mélange aux parures Dont Pahuyre habille l'Hiver, Le faste l'^isse des fourrures Que parfume le YéipOii"-

Et lé Plaisir rit dans l'alcove Quand, au milieu des Amours nus, Des poils roux d'une bête fauve Sort le torse blanc de Vénus.

Sous le voile qui vous protège, Défiant les regards jaloux.

Si vous sortez par cotte neige.

Redoutez vos pieds andalous ;

La neige saisit comme un moule L'empreinte de ce pied mignon Qui, sur le tapis blanc qu"il foule, Signe, à chaque pas, votre nom.

Ainsi guidé, l'époux morose Peut parvenir au nid caché Où, de froid la joue encor rose, A l'Amour s'enlace Psyché.

LA SOURCE

Tout près du lac filtre une source, Knlre deux pierres, dans un coin ; Allrgrenient l'eau prend sa course Comme pour s'en aller bien loin.

Elle murmure : Oh! quelle joie!

Sous la terre il faisait si noirl Maintenant ma' rive verdoie, Le ciel se mire à mon miroir.

Les myosotis aux Heurs bleues Me disent: No m'oubliez pasl Li's libellules de leurs queues M'ryralignent dans leurs ébats •

A ma coupe l'oiseau s'abreuve , Qui sait? — Après quelque détours Peut-être deviendrai-je un fleuve Baienant vallons, rochers et tours.

;,r-., CAi-^l-V

Ji^ broderai de mon écume l'onls de pierre, quais de granit, Emportant le steamer qui fume A l'Océan où tout finit.

Ainsi la jeune source jase, Formant conl projets d'avenir; Goaune l'eau qui bout dans un vase, Son Ilot ne peut se contenir;

Mais le berceau louche à la tombe; Le géant futur meui't petit; Née à peine, la source tombe Dans le grand lac qui l'engloutit I

ET TOMBEAUX

Li' squelette était invisible Au t(Miips heureux de i'Arl laïoD L'-homme, sous la forme sensible.

Content du beau, ne cherchait ri n

P.13 de cadavre sous la tombe, Spectre hideux de l'être cher.

Comme d'un vêtement qui tombe Se déshabillant de sa chair,

Et, quand la pierre se lézarde, Parnii les épouvanlemenls, Montrant à l'œil qui s'y hasarde Une armature d'ossements ;

Mali au feu du bùclier ravie Une pincée entre les doigts.

Résidu léger de la vie.

Qu'enserrait l'urne aux lianes étroits:

Ce que le papillon de l'âme Laisse de poussière après lui, Et ce qui reste de la llanmie Sur le trépied, quand elle a luil

Entre les fleurs et les acanthes.

Dans le marbre joyeusement, Amours, œgipans et bacchantes Dansaient autour du monument;

Tout au plus un petit génie Du pied éteignait un flambeau; Et l'art versait son harmonie Sur la tristesse du toudjeau.

Les tombes étaient attrayantes ■ Gomme on fait d'un enfant qui dort, D'images douces et riantes La vie enveloppait la mort;

La luoit dissimulait sa face Aux trous profonds, au nez caniard, Dont la hideur railleuse efface Les cliimères du cauchemar.

Le monstre, sous la chair splcndidc Cachait son fantôme inconnu, Et l'œil de la vierge ca^idide xVUait au hel éplièbe nu.

[Seulement pour pousser à boire, IAu banquet de Trimalcîon, [Une larxii, .joujou d'i^'oire, [Faisait son apparition ;

Des dieux c[uc l'art toujours révôro Trônaient au ciel marmoréen ; Mais l'Olympe cède au Calvaire, Jupiter au Nazaréen ;

Une voix dit : l'an est morll — L'oinh S'étend. — Connue sur un drap noir, Sur la tristesse immense et sombre Le blanc squelette se fait voir;

11 signe les pierres funèbres De son paraphe de fémurs.

Pend son chapelet de vertèbres Dans les charniers, le long :les murs,

Des cercueils lève le couvercle Avec ses bi"as aux os pointus :

Dessine ses côtes en cercle Et rit de son large l'ictus ;

Il pousse à la danse macabre L'empereur, le pape et le roi, Et de son cheval qui se cabre Jette bas le preux plein d'effr(»i

Il entre chez la courtisane Et fait des mines au miroir.

Du malade il boit la tjsnne, De l'avare ouvre le tiroir ;

iPic[uant nitj_elage qui rue ÎAvec un os pour aiguillon, tou laboureur à la çhariue îTermine en fos&e le sillon;

Et, parmi la foule priée. Hôte inattendu, sous le banc.

Vole à la pâle mariée Sa iacrelùiiie de ruban.

A chaque pas grossit la bande; Le jeune au vieux donne la main; L'irrésistible sarabande Met en branle le genre humain.

Le spectre en tète se déhanche, Diinsiint et jouant du^rebec.

Et sui' fond noir, en couleur blanche, Ilolbein l'esquisse d'un trait sec.

Quand le siècle devient l'rirole II suit la mode; en tanndet ^.eJi'Qusse son linceul et A'ole Comme un Cupidon de ballet

Au tombeau-sofii des marquises Qui reposent, lasses d'amour.

En des attitudes exquises, Dans les chapeUgg Po<iqtadour.

Mais voile-toi, masque sans joues.

Comédien qu+^ le ver mord, Depuis assez longtemps tu joues Le mi'lodi-amc de la Mort.

Reviens, rexiens, bel art antique, De ton J2a£ûs ètincelant Couvrir ce squelelte prothique ; Dévore-le. bùcluT brûlant!

Si nous sommes une statue Sculptée à l'image de Dieu, Quand celte image est abattue, Jetons-en les décris au feu.

Toi. forme immortelle, remonte Dans la flamme aux sources du beau.

Sans que ton argiie ait la honte Et les misères du tombeau!

DES ARMURES

Biorn, étrange cénobite, Sur le plateau d'un roc L'elé, Hors du temps et du monde, habite Li tour d'un burg démantelé.

De sa porte l'esprit moderne En vain soulève le marteau.

Biorn verrouille sa poterne Et barricade son château.

lu.

Quand tous ont les yeux vers Biorn, sur son ck)nj.(lQ penlié, A l'horizon contemple encore La place du soleil couché.

Ame rétrospective, il loge Dans son burg e! dans le passé; Le pendule de son horloge Depuis des siècles est cassé.

Sous ses ogives féodales

Il erre, éveillant les échos,

Et si's pas, siiiiiiant sur les dalle.*

Sc'inlili'nt siii\is dr pas égaux.

Il ne voit ni laïcs, ni prêtres, ?;i gentilshommes, ni bourgeois, Mais les portraits de ses ancêtres Causent avec lui quelquefois.

Et certains soirs, pour se distraire.

Trouvant manger seul ennuyeux, Biorn, caprice funéraire, Invite à souper ses aïeux.

Les fantômes, quand minuit sonne, A'^iennenf armés de pied en cap; Biorn. qui malgré lui frissonne.

Salue en haussant son hanap.

II

Pour s'asseoir, chaque panoplie Fait un angle avec son genou.

Dont Farliculolion plie En srineant connue un vieux verrou

Et tout d'une pièce, l'armure, D'un corps absent gaueiie cercueil. • Rendant un creux et sourd nuu-niure, Tombe entre les bras du Inuteuil.

Landgraves, rhingraves, bnrgraves, Venus du ciel ou de l'enfer, Ils sont tous là, uiuets et graves. Les roides convives de fer !

Dans l'ombre, im rayon fauve indique Un monstre, .gnivre, aigle à deux cou.s. Pris au bestiaire héraldique Sur les cimiers faussés de coups.

|Du mufle des bêtes difformes pressant leurs ongles arrogants, fartent des panaches^ énormes, ï)es lambrequins extravagants;

Mais les casques ouverts sont vides Connue les tiinlncs du blason; sêu'emjnl di'U\ llammes livnle y luisent d'étrange façon.

Toute la ferraille est assise Dans la salle xlu vieux manoir.

Et, sur le mur, l'ombre indécise Donne à eiiaquc liôle un page noir.

îLes liqueurs aux leux des bougies JOnt des pourpres d'un ton suspect; Les mets dans leurs sauces rougies Prennent un singulier aspect.

tParlois un (orselet miroili', Un morion brille un moment Une pièce qui se_(léboite .

, Choit sur la nnppe lourdement.

L'on entend les battements d'ailes D'invisibles chauves-souris, Et les drapeaux des infidèles Palpitent le long du lambris

Avec des mouvements fantasques Courbant leurs p.halanges. d'airain, Les gantelets versent aux casques Des rasades de vin du Rliin,

Ou découpent au lil des dagues Des sangliers sur des plats d'or...

Cependant passent des bruits vagues Par les orgues du corridor.

Là ilrbiiuclie devient farouche.

On n'entendrait pas tonner Dieu ; Car, lorsqu'un fantôme dé(N)uclie, C'est le moins qu'il s'a nuise un peu.

El la fanlasl-ique assemblée Se tracassant dans son liarnois, L'orgie a sa jumeur doublée Du tintamarre des tournois.

Gobelets, hanaps, vidrecomes, Vidés toujours, remplis en \a\n, Entre les màclioires des heaumes Forment des cascades de vin.

Les hauberts en bombent leurs ventres, Et le flot monte aux gorgerins ; — Ils sont tous^ris j^omme des chantre Les \'aillanls (•(iiiites suzerains!

L'un allonge dans !i salade Nonchalamment ses pédieux.

I. 'a ni 10 à son compagnon malade Fait un sermon fastidieux.

Et des armures peu bégueules Kappellent. dajidajit Jour _boisson.

Les lions lji_in.pa.ssas- de gueules Blas-onnés sur leur écusson.

D'iini^ \iùx ciiroi'o ciirniit'e Par riiuiiiidUi' du cuAcau, Max fredonne, ivresse enjouée.

Un lied, en treize cents, nouveau,

Aibrecht, ayant le vin féroce.

Se querelle avec ses voisins.

Qu'il inartèle, bû^iuî et rosse, Gomme il faisait des Sarrasins.

ÉchaulTé, Fritz ôte son casque.

Jadis par un crâne habité.

Ne pensant pas que sans son masque Il semble un tronc décapité.

Bientôt ils roulent p^'le-nuMe Sous la table, parmi les brocs, Tête en bas, montrant la semelle De leurs souliers courbés en crocs.

C'est un liideux cliiinip de lialnille Où les pots heurtent les arniets.

Où chaque mort par quelque entaille Al! lieu de sanif VdUiit des mets.

Et Biorn, Ir polii;;- sur la cuisse, Les contemple, morne et hagard.

Tandis que, par le vitrail suisse, L'aub\jett(> sou bleu regai'd.

— liô —

La troupe, qu'un rayon traverse, l'àlit comme au jour un flambeau, lit le plus ivrogne se verse Le couj') d'élrier du tombeau.

Le coq chante, les spectres fuient Et, reprenant un air hautain.

Sur l'oreiller de marbre appuient Leurs tètes lourdes du festin I

ji«nll\^ CÎaMi-W^'

LA MONTRE

Deux fois je regarde ma montre.

Et deux fois à mes yeux distraits L'aiguille au même endroit se montro Il est une heure..., une heure après.

La figure de la pendule

En rit dans le salon voisin,

Et le timbre d'argent module

Deux coups vibrant comme un tocsin

Le cadran solaire me raille En m'indiqiiaiil, de son long doigt, Le chemin hih' >iii- la muraille A l'ait son umbru qui s'accroit.

Le cloclier avec ironie

Dit le vrai chiffre et le beffroi,

Repienant la note finie,

A l'air de se moquer de moi.

Tiens ! la petite bête est morte.

Je n'ai pas mis hier encor, Tant ma rêverie otait forte, Au trou de rubis la clef d'or !

Et je ne vois plus, dans sa boite.

Le fin l'essort du balancier Aller, venir, à gauche, à droite, Ainsi qu'un papillon d'acier.

C'est bien di^ moi ! Quand je chevauche L'Hippogriffe, au pays du Bleu, Mon corps sans j'imi^ se débauche, Et s'en va connue il plait à Dieu!

L'éternité poursuit son cercle Autour de ce cadran muet.

Et le temps, l'oreille au couvercle.

Cherche ce cœur qui remuait ;~

Ce cœur que l'enfant croit en vie, Et dont chaque pulsation Dans notre poitrine est suivie D'une égale vibralion,

Il ne bat plus, mais son grand frère Toujours palpite à mon côté.

— Celui que rien ne peut distraire, Quand je dormais, l'a remonté !

LES NEREIDES

J ai dans ma chambre une aquarelle Bizarre, et d'un peintre avec qui Mètre et rime sont en querelle, — Théophile Kniatowski.

3nr ri'cunie blanche qui frange Le manteau ^lautjiie de la luer Se groupent en boiupiet étrange Trois uyuiplies, fleurs du gouffro amer.

Commo dos lys novùs. la houln Fait dans sa A-okitc d'argent Danser leurs beaux corps qu'elle roule, Les élevant, les submergeant.

Sur leurs tètes blondes, coinecs De pétoncles et de roseaux, Elles nnt'lent, coquettes fées, L'écrin et la llore des caux-

Vidant sa nacre, riiuîlre à perlo Constelle de sou blanc trésor Leur gorge, où le flot qui djjferle Suspend d'autres perles encor.

Et, jusqu'aux hanches soulevées Par le bras des Tritons nerveux, Elles luisent, d'azur lavées, I Sous l'or vert de leurs longs ciieveux.

Plus bas, leur blancheur sous l'eau bleue Se glace d'un visqueux frisson, Et le to£se finit en queue.

Moitié femme, moitié poisson.

Mais qui regarde la iiiiS£ûii.'C Et les reins aux stiuameux repli,- En voyant les bustes d'ivoire Par le baiser des mers polis?

A l'horizon, — piquant mi'lange De fable et de réalité, — Parait un vaisseau qui dérange Le r'.bnaur marin épouvanté.

Son pavillon est tricolore ; Son tuyau vomit la vapeur ; Ses haubes fouettent l'eau sonore, Et Te^ymphes plongent de peur

Sans crainte elles suivaient par troupes Les trii'énies de l'Archipel, Et les dauphins, arquant leurs croupes, D'Arion attendaient rappel.

Mais le steam-boat avec ses roues, Gomme Vulcain battant Vénus, ^ÇLuiûeltfirail leurs belles joues Et meurtrirait Ipurs membres n'is,

Adieu, fraiclio mythologiai Le paquebot passe et, de loin.

Croit voir sur la vaç^e élargie Ilne-culbute de marsouin

Mu

ACCROCHE-CŒURS

Ra\i\unt les langueurs nacrées Do tes yeux battus et vainqueurs.

En mèches de parfum lustrées Se courbent deux accroche-cœurs.

A voir s'arrondir sur tes joues Leurs orbes tournés par tes doigts, On dirait les petites roues T)u char de Mab l'ait d'une noix;

Ou l'arc de l'Amour dont les pointes Pour une (lèche à décocher, En cercle d'or se sont rejoinLes A la tempe du jeune archer.

Pourtant un scrupule me trouble, Je n'ai qu'un cœur, alors pourquoi, Coquette, un accroche-cœur double ?

Qui donc y pends-tu près de moi?

LA ROSE-THE

La plus délicate des roses Est, à coup sûr, la rose- thé.

Son bouton, aux feuilles mi-closes De carmin à peine est teinté.

On dirait une rose blanche Qu'aurait fait rougir de pudeur, En la lutinant sur la branche.

Un papillon trop plein d'ardeur.

Son tissu rose et diaphane De la chair a le velouté ; Auprès, tout incarnat se fane Ou prend de la vulgarité.

•Comme un teint aristocratique êNoircit les fronts bruns de soleil, SDe ses sœurs elle rend rustique |Le coloris chaud et vermeil.

Mais, si votre main qui s'en joue, A quelque bal, pour son parfiun, La rapproche de votre joue, Son frais éclat devient commun.

Il n'est pas de rose assez tendre Sur la palette du printemps, Madame, pour oser prétendre Lutter contre vos dix-sept ans.

La peau vaivt mieux que le pétale, El le sang pur d'un noble cœur Qui sur la jeunesse s'étale.

De tous les roses est vainqueur!

Carmen est maigre, —un trait de bistre Cerne son œil de gitana.

Ses cheveux sont d'un noir sinistre, Sa peau, le diable la tanna.

Les femmes disent qu'elle est laide, Mais tous les hommes en sont fous ■ Et l'archevêque de Tolède Chante la messe à ses genoux ;

Car sur sa nuque d'ambre fauve Se tord un énorme chignon Qui, dénoué, fait dans l'alcôve Une mante à son corps mignon.

Et, parmi sa pâleur, éclate

Une bouche aux rires vainqueurs;

Piment rouge, fleur écarlate,

Qui prend sa pourpre au sang des cœurs.

Ainsi faite, la moricaude Bat les plus allières bea'ités, Et de ses yeux la lueur /;haude Rend la flamme aux satiétés.

Elle a, dans sa laideur piquante, Un grain de sel de cette mer D'où jaillit, nue et provocante, L'acre Vénus du gouffre amer.

HIRONDELLES

CHANSON d'automne

Déjà plus d'une feuille sèche Parsème les gazons jaunis; Soir cl malin, la brise est fraîche, Hélas 1 les beaux jours sont finis I

On voit s'ouvrir les fleurs que garde Le jardin, pour dernier trésor • Le dahlia met sa cocarde VA le souci sa toque d'or.

La pluie au bassin fait des bulles, Les hirondelles sur le toit Tiennent des caatiiliabuleâ :

Voici l'hiver, voici le froid !

Elles s'assemblent par centaines.

Se concertant pour le départ.

L'une dit : « Oh ! que dans Athènes Il fait bon sur le vieux rempart f

« Tous les ans j'y vais et je niche Aux m(Mopes du Parthénon.

Mon nid bouche dans la corniche Le trou d'un boulet de canon. »

L'autre : « J'ai ma petite chambre

A Smyrue, au plafond d'un café.

Les H^^s comptent leurs grains d"ambre

Sur le seuil, d'un rayon chauffé.

« J'entre et je sors, accoutumée Aux blondes vapeurs des cJilbQUçhs Et parmi des flots de fumée, Je rase turbans et tax-huuchs. »

Celle-ci : « J'Iiabite un triglyphc Au fronton d'un temple, à Balbeck.

Je m'y suspens avec ma griffe Sur mes petits au large bec. »

Celle-là : « Voici mon adresse :

Rhodes, palais des chevaliers;

Chaque hiver, ma tente s'y dresse

Au tliapjtcau des noirs piliers. » eo-KÀJc4/s

La cinquième : « Je ferai halte, Car l'âge m'alourdit un peu, Aux hlanches terrasses de Malte, Entre l'eau bleue et le ciel bleu.

La sixième : « Qu'on est à l'aise

Au Caire, en haut des minarets !

J'empâte un ornement de glajse, .^— Jr>-i JQjU^.

Et mes quartiers d'hiver sont prêts. » "^

« A la seconde cataracte,

Fait la dernière, j'ai mon nid;

J'en ai noté la place exacte,

Dans le ^scliÊiit d'un roi de granit. »

Toutes : « Deîuain combien de lieues Auront fdé sous notre essaim, Plaines brunes, pics blancs, mer bleues Brodant d'écume leur bassin ! »

Avec cris et battements d'ailes.

Sur la nioulurtj aux bords étroits.

Ainsi jasent les hirondelles, Voyant venir la rouille aux bois.

xA^'kA^-M

Je comprends tout ce qu'elles disent, Car le poêle est un oiseau ; Mais, captif, ses (llans se brisent Contre un invisible réseau i

Des ailes! des ailes! des ailes!

Connue dans le chant de Ruckert.

Pour voler, là-bas avec elles Au soleil d'or, au printemps vert!

NOËL

Le ciel est noir, la terre est blanche ; — Cloches, carillonnez gaiment! — Jésus est né. — La Vierge penche Sur lui son visage charmant.

Pas de courtines fesloniiéos Pour ')réscrver l'enfant du froid .

Rien que h's toiles d'arni^^Mii'ns Qui pendctnl des poutres du hui

Il tremble sur la paille fraîche, Ce cher petit enfant Jésus, Et pour l'échauffer dans sa crèche L'âne et le bœuf soufflent dessus.

La neige au chaunxe coud ses franges.

Mais sur le toit s'ouvre le ciel Et, tout en blanc, le chœur des anges Chante aux bergers : « Noël! Noél! »

LES JOUJOUX DE LA MORTE

La petite Mario est morte, i:t son cercueil est si peu long Qu'il tient sous le bras qui l'emporte Comme un étui de violon.

Sur le tapis et s<ur la table Traîne l'héritage enfantin.

Les bras ballants, l'air lamentable.

Tout affaissé, git le pantin.

El si la poupée est jiKis ferme.

C'est la faute de son bâton ; Dans son œil une larme germe, Un soupir gonfle son carton.

Une dînette abandonnée Mêle ses plats de bois verni A la troupe d^arçonnée Des écuyers de Franconi.

La boîte à musique est muette ; Mais, quand on pousse le ressort Où se posait sa main fluette, Un murmure plaintif en sort.

L'émotion cbevrotlr- et tremble Dans : Ah! vous dirai-Je, ? naman?

Le Quadrille des Lanciers semble Triste comnie un enterrement.

Et des pleurs vous mouillent In joue Quand la Donna è mobile.

Sur le vQuleau qui tourne et joue, Expire avec un son fdé.

Le cœur se navre à ce mélange Puérilement douloureux, Joujoux d'enfant laissés par lange, Berceau que la tombe a fait creux I

APRES LE FEUILLETON

.A[cs colonnes sont alignées, Au portique du feuilleton ; Elles supportent, résignées, r);i jiiuriinl le pesant fronton.

Jusqu'à lundi je suis mon inaitre.

Au diable chefs-d'œuvre mort-nés !

Pour huit jours je puis me permettre De vous fermer ma porte au nez

Lps firplles des mélodrames N'ont plus le droit de se glisser Parmi les fils soyeux des trames Que mon caprice aime à tisser.

Voix de l'âme et de la nature.

J'écouterai vos purs sanglots, Sans que les couplets de lacture M'étourdissent de leurs grelots,

Et portant, dans mon verre à côles La santé du temps disparu, Avec mes vieux rêves poui hôtes Je boirai le vin de mon cru :

Le vin de ma propre pensée, Vierge de toute autre liqueur, Et que, par la vie écrasée.

Répand la /grappe de mon cœurt

^'^ir^

LE CHATEAU DU SOUVENIR

La main au front, le pied dans lAtre, Je songe et cherche à revenir, J Par delà le passjè grisâtre.

Au vieux château du Souvenir.

Une gaze de tuaioie estompe Arbres, maisons, plaines, coteaui, Et l'oeil au carrefour qui trompe En vain consulte les potiiaur.

J'avance parmi les décombres De tout un monde enseveli.

Dans le mystère des pénonibret A travers des limbes d'oubli.

Mais voici, blanche et diaphane, La Mémoire, au bord du chemin, Qui me remet, comme Ariane, Son peloton de fil en iiiaiàT

Désormais la route est certaine ; Le soleil voilé reparaît, Et du château la tour lointaine Pointe au-dessus de la forêt.

Sous l'arcade où le jour s emousse, De feuilles en feuilles tombant.

Le sentier ancien dans la mousse Trace encor son étroit ruban.

Mais la ronce en travers s'enlace :

La liane tend son filet, Et la branche que je déplace Revient et me donne un soufflet.

Enfin au bout de la claii'iére. Je découvre du vieux manoir Les tourelles en iKUixiûn^ Et les Jiauts toits en éteiijrnoir.

Sur le coiiiljle aiicane fiiinée Rayant le ciel d'un bleu sillon ; Pas une fenêtre allumée D'une figure ou d'un rayon.

Les chaînes du pont sont brisccs Aux fossés la lentille d'eau De ses tacJies vert-de-grisées Étale le glauque rideau.

Des tortuosilés de lierre Pénétrent dans chaque jelend.

Payant la tour hospitalière Qui les soutient... en l'étoufTant.

Le porche à la lune se ronge, Le temps le sculpte à sa façon, Et la pluie a passé l'éponge Sur les couleurs de mon blason.

Tout ému, je pousse la porte Qui cède et geint sur ses pivots ; Un air froid en sort et m'apporte Le fade parfum des caveaux.

L'orlic aux morsures aiguës, La bardane aux, larges contours, Sous les ombelles des cjguës, Prospèrent dans l'angle des cours.

Sur les deux cliiinères de marbre.

Gardiennes du perron verdi, Se découpe l'ombre d'un arbit-Pendant mou absence errandi.

Levant leurs pattes de lionne Elle se mettent en arrêt.

Leur regard blanc me questionne Mais je leur dis le mol secret.

Et je passe. — Dressant sa tète, Le vieux chien retombe a^ssoupi Et mon pas sonore inquiète L'écho dans sou coin accroupi.

Un jour louche ot douteux se glisse Aux vitres jaunes du salon Où figurent, eu haut_e lisse.

Les aventures d'Apollon.

Daphné, les hanches dans l'écorce, Étend toujours ses doigts touffus ; Mais aux bras du dieu qui la force, Elle s'éteint, specti'e conl'us.

Apollon, chez Admète, garde Un troupeau, des mites atteint; Les neut Muses, troupe hagarile.

Pleurent sur un Pinde déteint •

— loi —

VA la Solitude en chemise ' - Trace au doigt le mot : « xVbancion Dans la poudre qu'elle tamisjt Sur le marbre du guéridon.

Je retrouve au long des tentures.

Gomme des hôtes endormis.

Pastel?, blafards, sombres peintures, Jeunes beautés et vieux amis.

Ma main tremblante enlève un crêpe.

Et je vois mon défunt amour, Jupons bouffants, taille de guêpe, La Cidalise en Pompadour I ;

Un bouton de rose s'entr'ouvre A son corset enrubanné, Dont la dentelle à demi couvre Un sein neigeux d'azur veiné;

Ses yeux ont de moites paillettes, Comme aux feuilles que le froid mord.

Sa pourpre monte à ses pommettes.

Éclat trompeur, Jard de la mort !

Elle tressaille à mon approche, Et son regard, triste et charmant, Sur le mien, d'un air de reproche.

Se fixe douloureusement.

Bien que la vie nu loin m'emporte, Ton nom dans mon cn'ur esl marqué, Fleur de pastel, gentille morte.

Ombre en habit de bal masqué 1

La nature de l'art jalouse, Voulant, dépasser Murillo, A Paris créa l'Andalouse Qui rit dans le second tableau.

Par un caprice poétique, Notre climat brumeux para D'une grâce au charme axotique Cette autre Petra Camara.

De chaudes teintes orangées Dorent sa joue au fard vermeil; Ses paupières de jais frangées Filtrent des rayons de soleil.

Entre ses lèvres d'écarlote Scintille un éclair argenté, Et sa beauté splendide éclate Gomme une grenade en été.

Au son des guitares d'Espagne Ma voix longtemps la célébra.

Elle vint un jour, sans compagne, Et ma chambre fut l'Alhambra.

Plus loin une beauté robuste, Aux bras forts cerclés d'anneaux lour(Serlii le marbre de son buste Dans les perles et le velours.

D'un air de reine qui s'ennuie Au sein de sa cour à genoux, Superbe et, distraite, elle appuie La main sur uji cofi're à bijoux.

Sa bouche humide et sensuelle Semble rouge du sang des cœurs.

Et, pleins de volupté cruelle.

Ses yeux ont des défis vainqueurs

Ici, plus de grâce touchante.

Mais un attrait vprfi^CTigfinY.

On dirait la Vénus méchante Qui préside aux amours haineux.

Cette Vénus, mauvaise mère.

Souvent a battu Gupidon.

o toi, qui fus ma joie amére, Adieu pour toujours... et pardon!

Dans son cadre, que l'ombre moire.

Au lieu de réfléchir mes traits, La glace ébauche de mémoire Le plus ancien de mes portraits.

Spectre rétrospecii!' qui ilniinlp.

Un type à jamais eHaeé, Il àort du fond du miroir LmuMe Et des ténèbres du pnssé.

Dans son pourpoint de satin rose, Qu'un goîit luu-di coloria.

Il semble chercher une pose Pour Boulaniçer ou De\ éi'ia.

Terreur du bourgeois j^lobre et chauve, Une chevelure à tous crins De roi franc ou de lion fauve Roule en torrent jusqu'à ses reins.

Tel, romantique o_phiiùtre, Soldat de fart tjui lutte encor.

Il se ruait vers le théâtre Quand d'Hernani sonnait le ror.

... La nuit tombe et inul avec l'ombre Ses terreurs aux recoins dormants.

L'inconnu, macliinisle sombii'.

Monte ses épouvantemenls.

Des explosions de bougies Grèvent soudain sur les flambeaux!

Lours auréoles élargies Semblent des lampes de tombeaux.

Une main d'ombre ouvre la port-s Sans en faire grincer la clé.

D'hôtes pâles qu'un souffle apporte Le salon se trouve peuplé.

Les portraits quittent la muraille, Frottant de leurs mouchoirs jaunis, Sur leur visage qui s^éraille, La crasse fauve du vernis.

D'un reflet rouge illuminée, La bande se chauffe les doigts l<;i fait cercle à la cheminée Où tout à coup flambe le bois.

L'image au sépulcre ravie Perd son aspect roide et glacé ; La chaude pourpre de la vie Remonte aux veines du passé.

Les masques blafards se colorent Comme au temps où je les connus.

o vous que mes regrets déplorent.

Amis, merci d'être venus!

Les vaillants di^ dix-huit cent tr.'nte. Je les revois tels que jadis.

Gomme les pirates d'Otrante Nous étions cent, nous sommes dix.

L'un étale sa barbe rousse Gomme Frédéric dans son roc, L'autre superbement retrousse Le bout de sa moustache en croc.

Drapant sa souffrance secrète Sous les fiertés de son manteau, Pétrus fume une cigarette Qu'il baptise papelito.

Celui-ci me conte ses rêves, Hélas! jamais réalisés, Icnre tombé sur les grèves Où gisent les assûis brisés.

Celui-là me confie un drame Taillé sur le nouveau patron Qui fait, mêlant tout dans sa trame.

Causer Molière et Cald(M'on.

Tom, qu'un abandon scandalise.

Récite « Love's labours lost »,

Et Fritz explique à Gidalise

Le « Walpurgisnachtstraum » de Faust.

Mais le jour luit à la fenêtre; Et les spectres, moins arrêtés.

Laissent les objets transparaître Dans leurs diaphanéités.

Les cires fondent ronsinnées; Sous les cendres s'éteint le feu, Du parquet montent des fumées :

Château du Souvenir, adieu !

Encore une autre fois décembre Va retourner le sablier.

Le présent entre dons ma chambre Et me dit en vain d'oublier.

•.»iV^»v

CAIVIÉLIA

ET

PAQUERETTE

On admire les lleiirs de srrre Qui loin lie leur soleil natal, Connue des ^Lciux mis sous verre.

Brillent sous un ciel de crislal.

Sans que les brises les eflleurent De leurs baisers mystérieux, Elles naissent, vivent et meuren* Devant le regard curieux.

A l'abri de murs diaphanes.

De leur ôein ouvrant le trésor, Comme de belles courtisanes.

Elles se vendent à prix d'or.

La porcelaine de la Chine Les reçoit par groupes coqnets, Ou quelque main gantée et fine Au bal les fiance en bouquets.

Mais souvent parmi l'herbe verte, Fuyant les yeux, fuyant les doigts, De silence et d'ombre couverte, Une fleur vit au fond des bois.

Un papillon blanc qui voltige.

Un coup d'œil au hasard jeté.

Vous fait surprendre sur sa tige La fleur dans sa simplicité,

Belle de sa parure agri>ste S'épanouissant au ciel bleu, Et versant son parfum mode-le Pour la solitude et pour Dieu.

iSans toucher à son pur calice Qu'agite un frisson de pudeur, /Vous respirez avec délice ' Son âme dans sa fraîche odeur

Et tulipes au port superbe, Camélias si cher payés, Pour la petite tleur sous l'herbe, En un instant, sont oubliés !

LA FELLAH

> B ON» AQU»RKLLE Dt LA PRI^CESSÏ U.,

Caprice d'un pinceau fantasque

Et d'un impérial loisir, I Votre fellah, sphinx qui se masque, " Propose une énigme au désir.

; C'est une mode bien austère Que ce masque et cet habit long , Elle intrigue par son mystère Tous les OEilipes du salon.

L 'antique Jsis légua ses voiles Aux modernes filles du Nil ; Mais, sous le bandeau, deux étoiles nrilli'ut d'un feu pur et subtil.

Ces yeux tjui sont tout un [joème De langueur et de volupté Disent, résolvant le problème, « Sois l'amour, je suis la beauté. .

LA MANSARDE

iir les tuiles où se hasarde e chat guettant l'oiseau qui boit.

De mon balcon une mansarde ntre deux Inyauv s'aperçoit.

'our la parer d'un faux bien-être, i je mentais comme un auteur,

e pourrais faire à sa fenêtre a cadre de pois de senteur.

Et vous y montrer Rigolette

iant à son petit miroir, Dont leYain rayé ne reflète Que la nïmtié de son œil noii';

Ou, la robe cncor sans agral'e, Gorge el cheveux au vent, Margot Arrosant avec sa carafe Son jardin planté dans un pot;

Ou bien quelque jeune poète Qui scande ses vers sibyllins, En contemplant la silhouette De Montmartre et de ses moulins.

Par malheur, ma mansarde est vraie , Il n'y grimpe aucun lijeron.

Et la vitre y fait voir sa taie, Sous l'ais verdi d'un vieux chevron.

Pour la grisetto et pour l'artiste, Pour le veuf et pour le garton, Une mansarde est toujours triste :

Le grenier n'est beau qu'eu chanson.

Jadis, sous le comlile dont l'angle Penchait les fronis pour le baiser.

L'amour, content d'un lit de sangle.

Avec Suzon venait causer.

Mais pour ouiiler notre joie, Il faut des murs capitonnés.

Des flots de denlelTe et de soie.

Des lits par Monl)ro festonnés.

«Un soir, n'étant pas reveniiej iMargul s'attarde au mont Breda, I Et Rigolette enir-elcnua

) N'aiTose plus son réséda.

Voilà longtemps que le poète Las de prendre la rime au vol.

S'est fait reporter de gazette, Quittant le ciel pour lentresol.

Et l'on ne voit contre la vitre Qu'une vielle au maigre prolil, Devant Minet, qu'elle ciiapltri!.

Tirant sans cesse un bout de Ul.

A riiorizon monte une nue, Sculptant sa forme dans l'azur :

On (lirait une vierge nue Émergeant d'un lac au Ilot pur.

Debout dans sa conque nacrée, Elle vogue sur le bleu clair.

Gomme une Aplirnditc éthérée, Faite de l'écume de l'air;

Ou voit ondcr en molles pose:' Son Lûrs£ .:.ii contour ineeil.iiii.

EL rauroi(^ ri'pnuil des rosos Sur son épaule de satin.

Ses blanelieui's di' iiiaiiire cl. de uei^ Se fondent nmourcns-ciiicnl Gomme, au chiii-oliscur du Con-cge, Le corps d'Anlinpe dormanl.

Ole plane d;ins la liimièi-e Plus haut (pic rAlpc (III l'Apennin; Rcllcl i\f l.i Ijcniili!' pi'cinici-c.

Sœur de « r(Mei-nel l'éiiiiiniu ».

A s(in cdips. cil vain retenue, Sur l'aile de la passion, Mon àme vole à cette nue l'^t l'embrasse comme Ixion.

La raison dit : " Vas'ui> rnmée.

Où l'on croit voir ce fpi'ou r("'va, Ombre au gré du vent délormcc, Bulle fpii crève et qui s'en va! »

Le sentiment répond : « Qirimpurli'I Qu'est-ce après tout cpie la b 'nuti'?

Spectre charmant qu'un souffle empoi Ki (fiii n'est rien, avant éli'-!

t A rifléal ouvre ton âme.

Mets dans ton cœur beaucoup de ciel, Aime une nue, aime une fenune, Mais aime! — C'est l'essentiel 1 »

Un oiseau siffle dans les branchée Et sautille gai, plein d'espoir, Sur les herbes, de givre blanches.

En hottes jaunes, en frac noir.

C'est un merle, chanteur crédule, Ignorant du calendrier, Qui rêve soleil, et module L'hymne d'avril en février.

Pourtant il vente, il pleut à verse ; LlArve jaunit le Rhône bleu.

Et le salon tendu jle perse, Tient tous ses hôtes près du fru.

Les monts sur l'éiiaule ont i lirniime. Gomme des magistrats siégeant ; Leur bl.mc tribunal examine Un cas d'hiver se prolongeant.

r.n=;lranf son aile qu'il essuie, L'oiseau persiste en sa chanson,' Malgré neige,- brouillard el pluie, Il croit à la jeune saison.

Il gronde Taube paresseuse De rosier au lit si longtemps Et, gourinandant la fleur frileuse, Met en demeure le printemps.

Il voit le jour derrière l'ombre ; Tel un croyant, dans le saint lieu, L'autel désert, sous laiiûf sombre, Avec sa foi voit toujours Dieu.

A la nature il se confie,

Car son instinct pressent la loi.

Qui rit de ta philosophie,

Beau merle, est moins sage que toi!

QUI FAIT

LE PRINTEIYIPS

Les marronniers de la terrasse , Vont bionlùt lleurir, à Saint-Jean, La villa d'où la vue embrasse Tant de monts bleus coilTés d'argent

La feuille, hier encor pliée Dans son étroit corset d'hiver, Met sur la branche dclice Le.i premières touches de vert.

Mais en vain le soleil excite La sève des rameaux trop lents:

La fleur retardataire hésite AJaire. you'.ses Çbixses bjjincs.

Pourtant le pêcher est tout rose.

Gomme un désir de la pudeur.

Et le pommier, que l'aube arrose, S'épanouit dans sa candeur

H^a véronique s'aventure fPrés des boutons d'or dans les prés, Xes caresses de la nature ■'Hâtent les aermes rassurés. _

Il me faut retourner encor Au cercle d'enfer où je vis; Marronniers, pressez-vous d'éclore Et d'éblouir mes veux ravis.

Vous pouvez sortir pour la fête Vos fiirandoles sans péril, Un ciel bleu luit sur votre faite Et déjà mai talonne avril.

Pai- [litii' donnez cetle joie Au poète dans ses douleurs.

Qu'avant de s'en aller, il voie Vos feux d'artifice de fleurs.

Grands iiiaii'onniers de la terrasse.

Si fiers de vos splendeurs d'été, Montrez-vous à luoi dans la grâce Qui précède votre beauté.

Je connais vos riches livn'es, Quand octobre, ouvrant son essor.

Vous met des tunicfacs pourprées, Vous pose des couronnes d'or.

Je vous ai vus, blanches ramées.

Pareils aux dessins que le froid Aux vitres d'argent (Clamées Trace, la nuit, avec son doigt.

Je sais tous vos aspects superbes, Arbres géants, vieux marronniers Mais j'ignore vos l'raiches gerbes Et vos'aromes prinlaniers.

Adieu, je pars lassé d'attendris Gardez vos bouquets éclatants!

Une autre Heur suave et tendre.

Seule à nies yeux fait le printemps.

Que mai remporle sa corbeille!

Il me suffit de cette lleuis Toujours pour l'âme et pour l'abeille Elle a du miel pm- dans le cœur.

Par le ciel d'oziu- on tie brume Par la ciiaudu nu froide saison, Elle sourit, charme cl parfume, Violellc de la maison !

DERNIER VCEU

Voilà longtemps que je vous aime ■ — L'aveu reuionte à dix-huit ans!

Vous êtes l'ose, je suis blèine.

J'ai les hivers, vous les printemps.

Des lilas blancs de ciiuelière Près de mes tempes ont fleuri ; J'aurai bientôt la toulTo entière l'our ombrager mon Iront lléiri.

Mon soleil pâli qui décline Vu disparaître à l'iiorizon, Et sur la funèbre colline Je vois ma dernière maison.

Oh ! que de votre lèvre il tombe Sur ma lèvre un tardif baiser, Pour que je puisse dans ma tombe, Le cœur tranquille, reposer 1

i^xJèi-

PLAINTIVE TOURTERELLE

Pltiiiitive tourterelle, Qui roucoules toujours, Veux-tu prêter ton aile *our servir mes arnoui's !

Gomiue toi, pauvre amante, Bien loin de mon ramier, Je pleure et me lamente Sans pouvoir l'oublier.

IG

\role et que ton pied ro?e Sur l'aibre ou sur la tour Jamais ne se repose, Car je languis d'amour.

Évite, ô ma colombe, La halte dos |iaiiiiier3 Et tous les toits où tom'.ie La neif,^e des ramiers.

Va droit sur sa l'cnrlre, Près du palais du roi, Donne-lui celte lettre Et deux baisers pour moi.

Puis sur mou sein en flamme Qui ne i>out s'a])aiser, Reviens, avec son âmo, Reviens te reposer.

LA ONNE SOIRÉE

de cliion ! — il plouf, il nr transis sur leur siège, nez bleu.

Par ce vilain soir de dùccnibrc, Qu'il ferait bon garder la clianibro, Devant son feul

A l'angle de la cheminée La chauffeuse ciLp.itonnée \

Vous tend les bras Et semble avec une caresse Vous dire comme une maîtresse :

€ Tu resteiasl »

L'n papier rose à déeoiipiires,

Coiniiie un sein blanc sous des guipures.

Voile ù demi Le globe kiiteux de la lampe Dont le rellel,aii plafond ramjje,

J,out endormi.

On n"enlend rien dans le silence Que le pendule qui balance

Son disque d'or, 1^1 que le vent qui pleure et rôde.

Parcourant, pour entrer en fraude,

Le corridor.

C'est bal à ramliassade anglaise; Mon habit noir est sur la chaise,

Les bras ballants ; Mon gilet bâille et ma chemise Semble dresser, pour être mise.

Ses poignets blancs.

Les bruilC4uUl? ^ poinle étroite Montrent leur vernis qui miroite,

Au feu placés; X côté des minces cravates S'allongent comme des rnams piace-

Les gants glacés.

Il faut sortir ! — ([iiclle (•orvéc!

Prendre la flle à l'arrivée

Et suivre au pas Les cpupés des beautés altiéres Poi'fant blasons sur leurs portières

Et leurs çppas.

Rester debout contre une porte A voir se ruer la cohorte

Des invités ; Les vieux museaux, les frais visages, Les fracs en cœur et les corsages

Décolletés;

Les dos où fleurit la pustule, Couvrant leur peau rouge d'un tulle

Aérien ; Les dandys et les diplomates.

Sur leurs faces à teintes niâtes,

Ne montrant rien.

Et ne pouvoir francbir la haie Des tlouairières aux yeux d'orfraie

Ou de vautour, Pour aller dire à son oreille Petite, nacrée et vermeille.

Un mot d'umour !

Je n'irai pas ! — et ferai niellre Dans son bouquet un bout de lettre,

A l'Opéra, l'ar les violettes de Panne, La mauvaise humeur se désarme :

Elle viendra!

J'ai là Vlnlenneszo de Huiiie,

Le T/io/nas Gi-aui-d'or<je de Taine,

Les deux Goncourt, Le temps, jusqu'à l'heure où s'aciiovf Sur l'oreiller l'idée en rêve,

Me sera court.

L'ART

/ Oui, l'œuvre sort plus belle D'une forme au travail

Rebelle.

Vers, marbre, onyx, email.

l'oint de contraintes fausses 1 Mais que pour marcher droit

Tu chausses, Muse, un cotiiurne étroit.

Fi du rliythme conjmode.

Gomme un soulier trop ^'rand,

. Ou modo Que tout pied ipiitte et prend 1

JJii^MikJ

SlatiidiiX- ropoussc L'argile que pétrit

Le pouce Qnnnd flotte nillcurs l'esprit,

Lutte avec le carrare.

Avec le jxiros dur

Et rare.

Gardiens du couleur pur;

Euipruid(^ à Syracuse Sou bronze où fermemeul

S'accuse Le trait fier et charmant;

D'une main délicate Poursuis dansunfil^on

D'aiïate Le profil d'Apollon.

Peintre, fuis l'aquarelle, Et fixe la couleur

Ti-op frêle Au four de l'éma illeur.

Fais les sirènes bleues.

Tordant de cent façons

Leurs queues.

Les monstres des blasons,

Dans son nindje trilobé Lo. Vierge et son Jésus,

Le globe .Avec la croix dessus.

Tout piisso. — L'iirt rol)Uste Seul n ri'trrnilé.

Le husie Survit à la fité.

l'!l l;i iin'diiillc implore Que Iroine uu labi)ureur

SlITlS IclTI'

R("\<Me un empereur.

Les dieux eux-mêmes iu(Mirent, Mais les vers souverains

Demeurent Plus Tort que les airains.

Sculpte, lime, cisèle ; Que ton rêve flottant

Se scelle Dans le bloc résislnnl!

I.NICS DE I.AS SIEfunS

Odelette anaciiêoxtiujue

'Jo

KU

id:;

Uur.HEIl^l ET tomhealx

Le so;;i>er des armures

1()7 ii;5 i.'i

Les îiÉHÉiDE.s^.

Le< ACCUOCHK-CtlEyUS

Lv ROSE-THÉ .....

(j.;quedisenti,i-,siiiro.ni)i-,j.i.i;s . . .

Les JOUJOUX DE 1. A moiui-

Après le feuilleto.x

Lk chatea'J du so:;vemr.

Camélia ri- i>aquh(i;itk .....

Uo 1.-59 Iii3

l.A MANSAliDH ....

Lanuk

Le merle 173

L\ FLEUR QUI FAIT I.K r'RIM' vi|-i ..... IT.Ï y

Dernier vtru 170 -i

Plaintive TOURTEREi.i.K. ISl

La bonne soinÉE . 183 k

L'art 187 (,

Imp. lie Mailtt-rbe, 12, pn^satc des F;

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/mauxetcames00gautuoft. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.